

AUX
EMIGRÉS FRANÇOIS

DISCOURS DE CONSOLATION

EXTRAIT

John Chrysostom
DE

ST. JEAN CHRYSOSTOME, *K*

ET

TRADUIT DU GREC;

PAR

ESTIENNE HAMEL,

Docteur Agg. de l'Université de Paris & Professeur d'Eloquence au Collège
Royal de Rouen.

Ποιούμεν τὸ τοῦ φιλοτιμίας ἐνεκεν ὅτι τῆς ἐν τῷ ληθεῖν δυναμείας ἐπιδείξιν
παρασκευάζοντες (ὡς γὰρ ἡμετέρα τα ληρομένα) ἀλλ' ἵνα τῆς εὐθυμοσύνης
διαγείρωμεν.

ΧΡΥΣΟΣΤΟΜΟΥ Ἀνδριαντῶν. α.

Nous n'entreprenons pas cet ouvrage par ambition, ni poussés par le desir
de faire briller la force de notre eloquence (CAR CE N'EST PAS NOUS
QUI PARLONS) mais pour ranimer la foiblesse des cœurs abattus.

ST. JEAN CHRYSOSTOME, *Sur les Statues, Discours premier.*

LONDRES:

IMPRIME' POUR L'AUTEUR ET SE VEND CHEZ
T. N. LONGMAN, PATER-NOSTER ROW.

(Prix un shelin.)



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR DILLON,

ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

COMMANDEUR DE L'ORDRE DU SAINT ESPRIT, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

L'EGLISE Gallicane a depuis longtemps
placé votre nom dans la liste brillante de ses
grands orateurs—A qui donc pouvois-je offrir
plus justement qu'à vous, Monseigneur, le
Prince des orateurs Chrétiens, le rival de Dé-
mosthènes et de Cicéron, St. Jean Chrysof-
tome ?

Il est glorieux pour moi que VOTRE
GRANDEUR daigne agréer mon hommage,
& qu'une foible traduction paroisse sous les
auspices d'un Prélat, que la plus illustre
naissance & l'élévation du rang distinguent
encore moins que les vertus & les talents.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond
respect,

MONSEIGNEUR,

de votre Grandeur

Le très humble & très
obéissant serviteur

LONDRES,
le 1^{er} Oct^{re}, 1795.

HAMEL.

AVANT-PROPOS.

LES habitants d'Antioche brisèrent dans un instant de frénésie les Statues de l'empereur Théodose. Ils ne tardèrent point à sentir l'énormité de leur crime, et redoutant une juste vengeance, ils députèrent le St. Evêque Flavien pour solliciter la clémence du Prince. St. Jean Chrysostôme, alors simple Prêtre, resta au milieu de ce peuple abattu, et déchiré des plus cruelles inquiétudes. Il le consola, il ranima son courage, il lui fit entendre les grandes vérités de la Morale et de la Religion. L'Antiquité ne nous a point transmis de modèle plus parfait d'une éloquence pathétique, sublime, propre à s'insinuer dans les cœurs, et à

élever l'âme au dessus des craintes et de l'infortune.

Si je fais paroître la traduction de ce magnifique chef-d'œuvre, un pur hazard en est la cause. Depuis deux ans j'ai l'avantage de diriger les études d'un jeune Gentilhomme Anglois (Mr. J. Dillon).* Dans une de nos séances, nous ouvrîmes St. Jean Chrysostôme, sans autre dessein que celui de nous livrer à une lecture agréable & utile. Nous tombâmes sur ses Discours aux habitants d'Antioche: notre premier mouvement fut celui de l'admiration. Bientôt M. Dillon m'observa qu'un très grand nombre de passages offroient une application, aussi naturelle que vraie, à la situation actuelle des François. La remarque étoit juste; et je fus frappé, comme lui, des nouveaux rapports qui se

* De Lincoln's Inn.

présentoient à nous, à mesure que nous lisions. Il me proposa de traduire ensemble les plus beaux morceaux ; je m'y prêtai avec plaisir ; et cet opusculé est le résultat de notre travail.

C'est un présent que j'adresse aux familles infortunées qui languissent ici dans l'exil. Elles y puiseront les solides consolations que la Religion seule peut donner. Elles y apprendront à nourrir dans leurs cœurs une résignation Chrétienne, et l'espérance—ce motif est le seul qui ait pû me déterminer à courrir les risques de l'impression.

Pour ceux qui voudroient comparer la traduction avec le texte, il faut observer que j'ai suivi la belle & correcte édition du Chevalier Henri Saville, imprimée en Grec au College Royal d'Eton en 1612. Les mor-

ceux que J'ai choisis sont la première partie du second discours sur les Statues, page 461 tom 6, & le quatrième presque en entier page 483. Quoique je me soye attaché à une grande fidélité, J'ai cru néanmoins devoir passer plusieurs phrases ; les unes parcequ'elles n'auroient point eu de grace dans notre langue, les autres parce qu'elles ne convenoient point au but que je me suis proposé.

18 AU 63

EXTRAIT

EXTRAIT

DE

ST. JEAN CHRYSOSTOME.

QUE dirai-je Chrétiens ? Qu'attendez-vous de moi ? Le moment présent est celui des larmes, et non des paroles ; des gémissements, et non de l'éloquence ; de la prière, et non des discours. Tel est l'excès des attentats qui ont été commis, tant nos plaies sont profondes. Oui ; la grandeur de nos blessures est telle, que l'art des hommes ne peut les guérir, et que nous ne pouvons attendre de secours que du Très-haut. Lorsque Job ayant tout perdu, s'assit sur le fumier, ses amis s'empresèrent

s'empressèrent de se ranger à ses côtés. A son aspect, ils déchirèrent leurs vêtements, ils se couvrirent la tête de poussière, et firent eclater leurs gémissements. Il faudroit maintenant que toutes les villes du monde fissent de même autour de nous, qu'elles environnassent notre infortunée patrie, et qu', émues par une commisération universelle, elles pleurassent sur nos malheurs. Job s'affit sur le fumier, et notre Patrie est assise au milieu des ruines et des tombeaux.* Alors Satan fit périr les troupeaux et toute la famille du juste : aujourd'hui c'est contre un déplorable empire qu'il exerce ses fureurs : mais alors, mais aujourd'hui, rien ne s'est fait que par la

* Le Grec presente une autre image “ αυτη νη μεγαλη παρυδι καθηται νυν ” “ Elle est assise maintenant au milieu d'un vaste piège. ” De-même dans la phrase suivante le texte ne parle point de *déplorable empire*, il dit simplement *τη πολιν*. c. a. d. Antioche : on me pardonnera ces petites infidélités dont la raison est facile à sentir, & je puis assurer qu'elles ne sont pas fréquentes.

miséricorde

miséricorde du Ciel; alors il vouloit que l'homme juste n'en devint que plus éclatant par la grandeur de son infortune; aujourd'hui il désire que l'excès de nos maux serve à nous rendre plus vertueux.

Permettez moi de gémir sur notre situation présente. J'ai, comme les amis de Job, gardé le silence pendant sept jours. Permettez-moi d'ouvrir la bouche, et de déplorer nos communes calamités. Hélas! quel affreux changement! Rien n'étoit plus brillant que notre patrie; rien maintenant n'est plus digne de pitié. Ce peuple si doux, si ami des Loix, si semblable au coursier docile qui aime son maître, et obéit à sa voix, tout a-coup s'est soulevé contre l'ordre, et il s'est porté à des horreurs que je ne puis exprimer.

Je gémis donc et je pleure, non pas tant au reste sur la grandeur de nos infortunes, que sur

la monstrueuse folie qui a égaré tous les cœurs. En effet, quand même le Roi des Rois n'écouterait pas sa justice, quand même les plus sévères châtimens ne tomberaient pas sur ce grand nombre de coupables ; comment porterions nous le poids de l'infamie qui résulte de tant de forfaits ? à peine puis-je ouvrir la bouche : à peine ma langue tremblante peut-elle former quelques sons ; la consternation et l'abattement ont étouffé ma voix.

Rien, je le répète, rien n'étoit précédemment plus fortuné que notre Patrie : rien maintenant n'est plus misérable.—Eperdus, fugitifs, la crainte nous a dispersés de toutes parts, et ce que le Prophète disoit autrefois en versant des larmes sur Jérusalem, je le dis maintenant en pleurant sur nous.* Un florissant Empire n'est plus qu'un

* Isaïe, ch. i. v. 31.

vaste

vasse jardin qu'une eau pure a cessé de rafraichir ; privé d'un suc nourricier, il ne montre que des arbres dépouillés de feuillage, et de fruits.

A l'instant ou le Ciel a refusé son secours à cette terre si long-temps chérie, elle est devenue une sombre solitude, une contrée maudite que ses enfants abandonnent. Quoy de plus doux que le sol natal ? et ce sol est pour nous un objet d'horreur. Nous fuyons tous notre Patrie, comme un dongeon qu'habite le crime, comme un gouffre entr'ouvert pour nous engloutir, comme un feu prêt à nous consumer. Lorsqu'une maison est la proie des flammes, non seulement ceux qui l'habitent, mais encore tous les voisins, s'en éloignent avec précipitation, trop heureux de conserver leur corps au dépens de leur fortune ;—tel est notre sort. Depuis que la colère du Ciel, comme

un

un feu dévorant, ravage notre patrie, chacun de nous, avant que la flamme contagieuse ne parvint jusqu'à lui, s'est hâté de faire une terre désolée, et nos tristes jours ont été rachetés par la perte de nos biens. Nos voix plaintives ont raconté nos malheurs dans toutes les parties du monde, et les peuples hospitaliers qui nous accueillent, en gémissent avec nous.*

Mais je n'ai pas honte de leur faire ces recits; non, loin d'en rougir, je voudrois que mes complaints retentissent à toutes les oreilles, afin que tous les hommes touchés d'une même compassion, élevassent de concert leurs voix vers le ciel, et que, par leurs prières, ils désarmassent son courroux.

* J'ai ici ajouté un peu au texte—*παιτις, υἱοι τῆς πόλεως*—*μεινδυνται συμφορας*—*"tous apprennent nos malheurs"* dans une douce émotion de reconnaissance pour les bienfaits de la nation Angloise, J'ai oublié que je traduisois, et j'ai consulté mon cœur plus que le Grec.

*(Antiques Monuments, Palais augustes, Temples saints, vous êtes détruits par des mains sacrilèges, et le bruit de votre chute a retenti jusqu'au fond des cœurs!) Depuis ce moment les citoyens ont chaque jour la mort sous les yeux. Vivants dans d'éternelles allarmes, ils éprouvent la punition de Caïn. Plus misérables que ceux qui languissent dans les prisons, ils effuyent toutes les horreurs d'un siège sans exemple, et tellement extraordinaire qu'on ne peut se l'imaginer. Ceux qui sont assiégés par un ennemi, sont renfermés seulement dans l'enceinte de leurs murailles. Pour nous, confinés dans nos propres maisons, nous ne pouvons en sortir.

* Ici je me suis permis un changement un peu grave. St. Jean Chrysostome faisant allusion au tremblement de terre qui avoit presque détruit Antioche, dit.—*συνεβη πρῶτον ἡ πόλις ἀλλὰ νῦν σαλευνται τῶν οἰκιστῶν αἱ ψυχαί.* “*precedemment les murs de notre ville ont été ébranlés; nos cœurs le sont aujourd'hui.*” J'ai cru devoir substituer une pensée dont la vérité n'est que trop connue.

Les

Les places publiques ne sont plus ouvertes pour nous ; un danger prochain menacé qui-conque paroît dans les rues. De toutes parts, des inquisiteurs barbares faïssent l'innocent et le coupable, les enlèvent, les traînent dans les cachots. Ceux qu'on appelle encore libres restent dans leurs foyers, frissonnants d'une peur toujours nouvelle, et captifs ainsi que leur famille,

“ A t-on arrêté quelqu'un ? De qui fait-
 “ on le procès ? Combien aujourd'hui subi-
 “ ront le dernier supplice ? A quelle heure ?
 “ Où ? ” Voila ce que chacun demande, et
 en le demandant, on tremble d'avoir impru-
 demment fait une quëssion dangereuse. Peu-
 ple infortuné, il traîne un reste de vie mille
 fois plus cruelle que la mort. Chaque jour,
 chacun a des larmes à répandre sur le sort de
 ses amis et de ses proches : chacun craint
 pour

pour sa propre tête. Tous, semblables à des spectres hideux, languissent dans les tourments d'une longue agonie. Si quelqu'un surmonte un instant la crainte, et ose porter ses pas vers la place publique, il est bientôt repoussé chez lui par l'affreux spectacle qui se présente à ses yeux. Deux, ou tout au plus, trois infortunés se réunissent avec une contenance inquiète ; ils lancent en tremblant des regards furtifs : ils marchent la tête baissée et en silence, dans ces mêmes lieux où naguères le bruyant concours d'un peuple nombreux couvroit les bords d'un vaste fleuve.

De même qu'une forêt antique n'offre plus qu'un objet désagréable, lorsque la hache a abattu les chênes majestueux qui faisoient son ornement, et que ceux qui restent ne montrent plus qu'une tête deshonorée par la perte de son feuillage ; ainsi depuis que les citoyens ont été bannis du sein de leur Patrie,

et qu'un petit nombre de malheureux ose à peine s'y montrer au jour ; le sol lui-même ne présente plus qu'un aspect affligeant, et il répand sur tous les yeux le sombre voile de la douleur. Mais ce n'est pas seulement le sol, l'air lui-même et les rayons de cet orbe lumineux qui nous éclaire, me paroissent partager notre tristesse, et gémir dans l'obscurité. Non que les éléments changent de nature ; mais nos yeux sont offusqués par l'épais nuage du désespoir, et la pure lumière du soleil est éteinte pour eux. C'est ce que disoit le Prophète dans ses lamentations : * le Soleil s'est éclipsé pour eux au milieu de sa course, et le jour s'est couvert de ténèbres. Ce n'est pas que cet astre retirât véritablement sa lumière, et que le jour cessât de briller ; mais tel est l'état d'un homme que son désespoir accable : même à midi il ne voit pas, à cause du crêpe funeste qui couvre ses yeux.

* Amos, c. 8. v. 9.

Et

Et c'est ce qui arrive aujourd'hui. De quelque côté que nous jettions nos regards, sur la terre, sur les murs, sur les portiques, sur nos proches, partout nous ne voyons qu'une nuit profonde, et l'horreur funébre de l'obscurité; tel est le deuil qui semble envelopper tout. Le silence même et la solitude respirent le trouble et l'effroi, et nous regrettons ce bruit confus que fait entendre une nombreuse multitude. Il régné dans la ville un calme lugubre, et une horreur muette, comme si tous ses habitans étoient ensevelis sous la terre. La douleur a enchainé leurs langues immobiles; semblables à des pierres, ils demeurent dans un repos léthargique. On croiroit que, victimes d'un ennemi furieux, tous ont péri par le fer ou par la flamme.

Nous pouvons maintenant dire,* appelez les pleureuses,† et qu'elles vien-

* Jeremie, c. 9. v. 17.

† *Sopores lamentatrices*, femmes qui autrefois, dans les cérémonies funébres, étoient payées pour pleurer.

nent : envoyez vers celles qui savent chanter des airs plaintifs, et qu'elles chantent sur nous. Que l'eau coule de nos yeux, et que nos prunelles soyent mouillées de pleurs. Collines, revêtez-vous de deuil : montagnes, éclatez en sanglots. Appellons toute la création, pour qu'elle s'attendrisse sur nos calamités. Cette ville immense, tête brillante d'un grand Empire, touche à sa ruine. Elle craint de disparoître de la surface de la terre. Mere féconde, elle nourrissoit dans son Sein d'innombrables enfants ; † maintenant elle les a tous perdus, et personne ne vient à son secours. C'est pourquoi ayons recours au Roi du Ciel : appelons-le à notre défense ; car si la bienveillance du Très-haut nous délaisse, il ne nous reste plus de consolation.

† Je n'ai pu imiter l'admirable rapidité du grec *πολυταὶς ἀπαις ἐλαφύς γυγισται*. J'ai été forcé d'y substituer une périphrase.

Je

Je voudrais finir ici ; car les ames des infortunés n'aiment point de longs discours. De même qu'un sombre nuage intercepte les rayons du Soleil, et offusque tout l'éclat de sa lumière, ainsi le nuage du désespoir, lorsqu'il pèse sur l'ame, ne permet plus à la langue de former librement ses sons ; mais il l'enchaîne par des liens indissolubles, et la voix étouffée expire sur les lèvres. Ce n'est pas l'Orateur seul qui éprouve cette gêne : elle devient commune même aux auditeurs. Si d'après l'oppression de son ame, l'Orateur ne peut facilement exprimer ses pensées, l'Auditeur accablé par le poids de sa tristesse ne peut plus accueillir la parole sainte avec son allégresse accoutumée. C'est pour cela que les Juifs, épuisés par des travaux que leur imposoient des maîtres inhumains, n'avoient pas même la force d'écouter Moïse, dont les sages discours n'avoient d'autre objet que leur

leur salut. L'abattement des esprits avoit rendu les ames inaccessibles à la persuasion, et avoit bouché leurs oreilles.

Je voudrois donc finir ici mon discours ; mais réfléchissant que si les nuages réussissent quelquefois à éclipser la lumière du Soleil, ils ne jouissent pas long temps de ce triomphe ; que le soleil par sa douce chaleur pénètre les vapeurs opâques qui l'offusquoient, qu'il les dissipe, et que ses rayons n'en brillent qu'avec un éclat plus pur ; il me semble que je puis opérer la même révolution sur vous. Oui, si vous entendez habituellement des paroles de salut, si nos instructions paternelles vous deviennent familières, j'espère que vos ames verront dissiper le sombre nuage de la tristesse, et que votre intelligence sera illuminée par les réflexions chrétiennes que nous ne cesserons de vous mettre sous les yeux.

Ce'st

C'est pourquoi ouvrez-moi vos ames, ouvrez-moi vos oreilles. Secouez le poids de la consternation qui vous oppresse ; écoutez la parole sainte avec joie, et jettons tout entre les bras de Dieu. C'est l'unique moyen de hâter la fin de nos malheurs. Si Dieu vous voit recevoir avec une pieuse avidité, les discours que je vous annonce en son nom, s'il voit que votre vertu ne succombe point à la rigueur des circonstances actuelles, bientôt il viendra à votre secours, et par un heureux changement le calme succédera à l'orage. Telle est la grande différence qui existe entre le Chrétien et l'homme infidèle : le Chrétien doit supporter tout avec une inébranlable fermeté : il doit, porté sur les ailes de l'espérance, s'élever au dessus de tous les maux qui affligent la foible humanité. C'est sur la pierre que repose l'homme fidèle ; et c'est

pour cela qu'il brave toutes les fureurs de la tempête. Quand il seroit affailli par les vagues menaçantes de la tentation, elles ne pourroient pas même atteindre à ses pieds ; tant il est supérieur à toutes les attaques. Ainsi, ne vous laissez pas abattre. Le Dieu qui a créé vos ames, veille sur votre salut avec un plus tendre soin que vous-même ; élevez-vous, dis-je, sur les ailes de l'espérance, et ne cessez d'entendre nos discours avec joie.

† Je vois avec satisfaction que la parole de Dieu ne revient point à moi sans effet ; elle descend dans vos cœurs, et par sa douce influence elle a suspendu le sentiment de vos maux. Une ferveur nouvelle anime cette assemblée, et ses pieux transports éclatent.

† Ici commence le quatrième discours de St. Jean Chrysostome sur les statues. Pour la connexion des idées, j'ai ajouté quelques mots en donnant à la première phrase une traduction un peu libre.

tent sur vos visages. Je benis donc le Seigneur avec vous. Oui, graces immortelles lui en soient rendues : votre sagesse n'a point succombé à l'infortune ; la crainte n'a point affoibli votre courage ; le danger n'a point ralenti votre zèle ; l'affliction n'a point éteint votre piété ; mais que dis-je ? votre sagesse en est plus solide ; votre courage plus ferme ; votre zèle plus actif ; votre piété plus fervente ; la place publique est deserte, et l'Eglise est remplie.

Lorsque la mer est en courroux, et que les vents furieux ont agité ses flots, la crainte oblige les vaisseaux à chercher un asile dans le port ; ainsi les mouvements orageux de la place publique et la tempête qui ébranle les murs de notre Patrie † nous rassemblent

† Notre langue ne peut atteindre à l'énergie de l'original ; τα της αγγειας κυματα και ο της πολιως χειμων ; La langue Angloise peutetre seroit plus heureuse ; ne pourroit on pas dire "*political storm*."

de toutes parts dans l'Eglise, et tous ses membres sont étroitement unis par les liens de la charité. Je réitère donc au Ciel mes actions de grâces : il daigne nous faire recueillir ce fruit précieux de nos infortunes, et d'ineestimables avantages sont le prix de la tentation. Sans tentation, point de couronne. Sans combat, point de victoire. Sans tribulation, point de joie. Sans hyver, point d'été. Des pluies abondantes et une saison rigoureuse sont nécessaires pour former les épis, et procurer une riche moisson : puis donc que l'hyver a commencé pour nous, l'hyver des âmes, et non de la nature, sèmons dans cet hyver, si nous voulons moissonner dans l'été ; sèmons des larmes, afin de recueillir la joie. Ce n'est pas moi qui vous le dis : écoutez le Prophète : † ceux qui sèment dans les larmes, moissonnent

† Psaume, cxxv.

dans

dans l'allegresse. La pluie n'a pas autant de vertu pour développer la semence, et hâter ses accroissements, que n'en ont les larmes de la pénitence, pour féconder le germe de la piété, et préparer ses fruits. Ces larmes purifient l'ame, donnent une plus vive clarté à l'intelligence, et disposent le germe que l'instruction dépose dans les cœurs, à parvenir bientôt à sa maturité.

Mais pour cela il faut que le sillon soit profondément creusé, suivant l'oracle du Prophète : * Préparez-vous une terre nouvelle, et ne semez point dans les épines. Le soc de la charrue ne déchire pas seulement la surface du sol ; il pénètre assez profondément pour que la semence, protégée par un abri salutaire, puisse en sûreté prendre racine. Nous devons faire de même. La com-

* Jeremie, xxiv. 4.

ponction est le soc du Chrétien : * avec elle déchirons nos cœurs, déchirons les jusqu'au fond ; c'est ce que nous ordonne un autre Prophète : † déchirez vos cœurs et non vos vêtements. Déchirons donc nos cœurs, afin que s'ils cachent quelque mauvaise herbe, quelque production du péché, nous les extirpions totalement, et que nos âmes, bien purifiées, reçoivent la semence de la piété—car si nous ne renouvelons pas nos cœurs, si nous ne sémons pas, si nous ne pleurons pas aujourd'hui que nous sommes dans la tribulation et le jeûne, quand serons-nous contrits ? au retour de la paix et des plaisirs ? mais cela est impossible. La paix et les plaisirs engendrent la mollesse ; comme l'adversité ramène à la vertu, et

* Joel. c. ii. 13.

† Cette métaphore peut paroître étrange aux oreilles Françoises mais elle est juste, elle est littéralement dans le Grec, & elle prépare si naturellement le superbe morceau qui en est le développement & la suite, que j'ai cru devoir la conserver.

force

force l'âme, trop dissipée par les objets extérieurs à réfléchir sur elle même.

Loin donc de nous abandonner au désespoir, bénissons le Seigneur. Il nous récompensera de l'affliction qui nous éprouve. Le laboureur, lorsqu'il a semé les grains qu'il avoit ramassés avec tant de peine, se réjouit que l'hyver commence. Ses vœux appellent l'arrivée des frimats, parce qu'il songe à l'avenir. Il n'a point sous les yeux la pluie et les orages, mais les riches épis qui en feront le fruit ; et déjà il calcule les gerbes dont la moisson remplira ses greniers. Faisons de même. N'attachons pas nos regards sur nos maux actuels, et sur ce que notre état peut avoir d'affligeant ; mais voyons les avantages qui en seront la récompense ; comptons les fruits qui en resultent, calculons les richesses qui s'offrent à nous ; oui, soyons vigilants, et un thrésor de bénédictions et de
graces

graces remplira nos ames. Soyons vigilants, et non seulement la calamité présente n'aura rien de funeste, mais elle sera la source des biens les plus précieux. Si au contraire nous cedons à la mollesse, le relâchement qui en est la suite suffit pour nous perdre.

Pour le Chrétien lâche et tiède, l'adversité et le bonheur sont également à craindre. Pour celui qui vit dans une sainte vigilance, ces deux états sont également avantageux. Jetez l'or dans l'eau, il y conserve la beauté qui le distingue de tous les métaux. Jetez le dans le feu, il n'en sort que plus brillant. C'est l'image de l'homme juste. Jouit-il d'un paisible bonheur ? Tel que l'or, au sein de l'eau qui le nettoie, il conserve l'éclat de sa vertu. La tentation vient-elle l'éprouver ? Semblable à l'or, que le creuset éprouve, il se montre avec une gloire nouvelle. Ce
n'est

n'est point la nature des tentations, c'est la mollesse de celui qui est tenté, qui prépare sa chute. Ne cherchons donc point le repos et les plaisirs; ne désirons qu'une ame capable de souffrir et qui puisse déployer une inébranlable fermeté. Pour vous convaincre que ce n'est point la violence des maux qui fondent sur nous, mais uniquement notre mollesse qui nous fait périr, écoutez Jésus Christ lui-même: † Celui qui entend mes paroles, et qui les met en pratique, est semblable à l'homme sage, qui a bâti sur la pierre: la pluie a tombé, les fleuves sont venus, les vents ont soufflés, et ils se sont précipités contre cette maison, et elle n'a point été abattue, car elle étoit bâtie sur la pierre; et celui qui entend mes paroles et qui ne les pratique pas, est semblable à l'homme insensé qui bâtit sur le sable; la pluie a tombé, les

St. Matthew c. vii. v. 24.

fleuves

fleuves sont venus, les vents ont soufflés, et ils se sont précipités contre cette maison, et elle a été abattue, et sa chute a été grande.

Le voyez-vous ? Ce n'est point la secousse extérieure, c'est l'imprudence de l'Architecte qui occasionne la chute. Les deux maisons sont attaquées par des torrents de pluie et par les vents furieux ; mais le résultat est bien différent, parce que le fondement n'est point le même. Je le répète, si l'une tombe, l'imprudence en fut la cause ; autrement celle qui fut bâtie sur la pierre seroit tombée aussi ; mais elle ne craint point un fort semblable.

Maintenant songez qu'il ne s'agit pas ici de maisons matérielles, et que sous cette figure le Divin Sauveur vous a peint deux âmes à qui la parole de Dieu s'est fait entendre. L'une la néglige, l'autre prouve par
ses

ses œuvres qu'elle l'a entendue. Job avoit bâti sa maison sur la pierre : * le feu du Ciel consume ses brebis, des messagers se succèdent sans relâche, pour lui apprendre qu'il a perdu ses chèvres, ses chameaux, ses enfants. † La maison spirituelle du Juste est-elle ébranlée ? Non, loin que son ame soit abattue, loin qu'il blasphème, il adresse au Ciel ses actions de grâces : Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté ; que la volonté du Seigneur soit faite. ‡ Vous le reconnoissez donc : la chute ne vient que de la foiblesse. bien plus la tentation attaque-t-elle une ame forte et Chrétienne ? Elle ne fait que lui prêter de nouvelles forces. Qui vous dit cela ? C'est un homme nourri au milieu des tribulations, le bienheureux Paul. § La tribulation, dit-il opère la patience, la patience opère l'épreuve, l'épreuve opère l'espérance.

* Job c. i. v. 14.

† Job c. ii. v. 9.

‡ Job c. i. v. 21.

§ St. Paul, Romain c. v. v. 4.

De même que le souffle impétueux des vents lutte en vain contre un chêne, et que leurs efforts n'aboutissent qu'à affermir le tronc sur ses racines; ainsi contre l'ame fidelle en solidement établie dans la crainte de Dieu, les tentations et les tribulations sont impuissantes. Loin de la consterner et de l'abattre, en exerçant la patience, elles servent uniquement à la rendre invincible. N'est-ce point par elles en effet que la vertu de Job n'en fut que plus éclatante? Nous avons pour persécuteurs des hommes d'une nature semblable à la nôtre, foibles et mortels comme nous; et nous les craignons! Quel étoit le persécuteur de Job? l'ennemi implacable des hommes, le Démon qui à sa rage cruelle et aux transports de sa haine, ajoutoit les artifices et toutes les ressources de son infernale malice; et cependant il ne peut un instant ébranler la constance du

Juste. Les hommes s'irritent aujourd'hui contre les hommes, demain ils se reconcilient. Point de réconciliation avec Satan : il nous a voué à tous une guerre ouverte, et dont aucune trêve ne suspend les fureurs ; et cependant le Juste s'est moqué de ses traits. Quelle honte pour nous ! Et quelle peut être notre excuse, si nous craignons une tentation que les hommes ont suscitée, si nous succombons, nous qui vivons dans la loi de grace tandis qu'avant cette loi et sous l'ancien Testament, un homme a souffert avec une constance si magnanime une guerre qui paroît au dessus des forces humaines !

* Voila, mes chers freres, ce que vous devez vous dire les uns aux autres ; c'est par de semblables réflexions qu'il faut soutenir

* Ce morceau est plus court dans le texte—J'y ai inferé plusieurs traits qui appartiennent au sixième discours—Ils sont si justes & si beaux qu'ils sembloient réclamer la place que je leur donne.

votre courage. J'atteste ici votre conscience
 et je vous le demande à tous : quel mal a
 résulté de la persécution actuelle et de vos
 inquiétudes ? Mais que dis-je, quel mal ?
 Combien au contraire d'avantages précieux
 en sont les fruits ? L'homme emporté par
 la fougue brutale de ses desirs, est tempérant
 et sobre ; l'audacieux, modeste ; le paresseux,
 actif ; ces piliers de théâtre, ces Chrétiens
 qui ne visitoient jamais l'Eglise, y passent
 maintenant des journées entières : tous en un
 mot sont devenus plus décents, plus hum-
 bles, plus sages ; aux airs impudiques ont
 succédé des larmes et des prières ; plus de
 ces orgies vouées à la débauche, plus de ris
 immodérés, plus de paroles obscènes ; La
 pudeur d'une vierge semble être le modèle
 qu'imitent tous les Chrétiens. Or, je vous
 le demande, êtes-vous fâchés que Dieu par
 une crainte utile vous ait ramenés à vos de-
 voirs ;

voirs; et que l'affliction fasse naître dans vos cœurs les soins de votre salut ?

Mais votre intérieur est agité par de cruels foudris, et votre ame déchirée a sans cesse sous les yeux les plus terribles menaces et la mort.

Dieu peut en un instant finir vos malheurs : mais à moins que vous ne soyez parfaitement purifiés, et qu'il ne voye dans vos cœurs une conversion réelle et un repentir sincère, n'en espérez pas la fin. L'orfèvre ne retire point l'or du creuset, qu'il ne soit entièrement purifié par le feu ; ainsi Dieu ne dissipera pas le nuage de vos douleurs, que vous ne soyez bien corrigés à l'école de la sagesse. Ce Dieu qui dans sa grace vous a accordé cette tentation, sçait à quel moment il doit lui prescrire un terme. Il ne placera vos ames ni dans un état trop long de souffrance

france et de crainte, ni dans une jouissance continuellement paisible du repos. Il fait succéder l'un à l'autre ; il ne nous permettra pas de goûter constamment un bonheur sans amertume, de peur que la mollesse ne se glissât dans nos cœurs ; mais aussi il ne permettra point que l'infortune pèse trop long temps sur nous, de peur qu'elle ne fit enfin succomber notre courage. C'est donc à lui que nous devons laisser le moment et les moyens de notre délivrance. Prions-le avec ferveur. Vivons dans une crainte religieuse. Ce que nous avons à faire, c'est de revenir à la vertu ; quant au terme de nos maux, il n'appartient qu'à Dieu de le fixer ; c'est l'œuvre de sa bonté. Il désire plus que vous même d'éteindre l'incendie qui fait tant de ravages ; mais il diffère encore pour votre salut. Le relachement et les plaisirs furent

la

la source de nos peines; ces mêmes peines nous sont le gage d'un doux changement. Ni l'hiver, ni l'été ne régneront toujours. Le calme succède à la tempête; le jour remplace la nuit. Ainsi les afflictions ne sont point éternelles. Le sentiment du bonheur aura son tour, pourvu seulement que dans notre tribulation nous bénissions le Seigneur.

* Les trois enfants sont jetés dans la fournaise. Mais là ils n'oublient pas leur pieuse confiance dans le Très-haut, et le feu dévorant ne les épouvante pas. Au milieu des tourbillons de flammes, ils n'éprouvent aucune atteinte douloureuse. On dirait au contraire qu'ils reposent dans la couche nuptiale; et ils n'en ont que plus d'ardeur pour adresser au Ciel un cantique de bénédiction et d'amour. Aussi le feu devient pour eux un mur qui les protège, la flamme un vête-

* Daniel c. iii.

ment qui les couvre, le foyer une fontaine qui rafraîchit leurs membres sacrés.

Ce n'est pas sans dessein que je vous ai rappelé ce prodige. J'ai voulu vous apprendre que ni la fureur des méchants, ni l'envie, ni la captivité, ni la solitude, ni la flamme, ni enfin des milliers des plus terribles épreuves n'ont de prise sur le Juste, et qu'elles ne peuvent ébranler son ame. Nous avons un Dieu plein de bonté, un Dieu qui nous aime. Nous devons donc nous armer de confiance, et le remercier des afflictions qu'il nous envoie. Les afflictions ne servent devant Dieu et devant les hommes, qu'à faire briller davantage la gloire de celui qui fait les supporter. Si un Roi de la terre ne se fut pas irrité contre ces jeunes Israélites, nous ignorerions l'insigne bienveillance qu'avoit pour eux le Roi du Ciel. Avez vous obtenu cette même bienveillance ? fussiez-vous précipités

tés dans la fournaise, ne désespérez pas. Mais aussi n'êtes vous qu'un objet de colère ? suffiez-vous dans le Paradis terrestre, tremblez. Adam en étoit l'heureux possesseur : mais à peine a t'il provoqué la colère du ciel, ce lieu de délices ne lui sert de rien, il en est banni pour languir dans la misère.

Ne songeons donc qu'à prémunir notre âme contre le péché. Quand nous aurions perdu tous nos biens, quand il faudroit mourir, pourvu que la piété et la vertu nous restent, nous sommes les plus heureux des hommes. Dieu vous dédommagera de vos pertes ; il ranimera votre corps pour le revêtir de gloire ; il vous comblera de biens que les discours de l'homme ne peuvent exprimer. Est-ce que Job assis sur son fumier n'y traina pas une vie plus misérable que mille morts ? Mais Job

D

conserva

conserva la crainte de Dieu ; Dieu lui rend au double sa première fortune, la santé, la vigueur, la beauté, une riante troupe d'aimables enfants, toutes ses possessions enfin, et ce qui est bien plus précieux, une couronne immortelle, pour prix de sa patience.

Qu'on dépouille une chêne de ses fruits et de son feuillage, que la coignée abbatte même ses tendres rameaux ; pourvu que la racine reste saine et entière, bientôt il semble renaître avec une plus brillante parure. Il en est de même du Chrétien. Pourvu que la racine de la piété lui reste, vainement lui raviroit-on ses biens, vainement son corps périroit même dans les souffrances : Ses biens lui seront rendus ; son corps ressuscitera avec plus de gloire.

Chassons donc de nos cœurs la tristesse et les vaines inquiétudes. C'est à nous même

et à notre intérieur qu'il faut appliquer tous nos soins. Embellissons nos corps et nos âmes des charmes de la vertu; apaisons par ce moyen la colère du Ciel, et osons espérer que sa justice désarmée fera place à la miséricorde.

FIN.

ERRATUM.

Dans le mot Grec au titre, première ligne, dele ζ apres

SPENS.

(13)

et à nous intérieurement pour
nos frères, les déshérités nos corps et nos âmes
des chaînes de la terre, par ce
moyen la colombe du Ciel, et nous espérons que
la justice de la terre sera place à la justice
cette

18 AU 63

18 AU 63

18 AU 63

Dans la nuit du 18 au 19, pendant la nuit, les corps
sont

8

